

Méthodes traditionnelles de pêche et gestion de la pêche dans le district de Gao, sur l'île de Santa Isabel (Îles Salomon)

N.M. Basily¹ et V. Vuki²

Introduction

Les habitants du district de Gao sur l'île salomonaise de Santa Isabel ont mis au point de nombreuses techniques de pêche dont certaines sont examinées dans cet article. Avant l'arrivée des Européens, les techniques employées étaient très simples et allaient de la pêche des coquillages à mains nues à des méthodes un peu plus complexes.

Nous avons retenu neuf des méthodes traditionnelles les plus fréquemment utilisées dans le district de Gao, à savoir la collecte des coquillages à mains nues ; l'empoisonnement du poisson avec des plantes locales ; *grao'o* (une technique de pêche en rivière ou en eau douce) ; la pêche à l'arc ; *huahulangi* (la pêche des crabes de palétuvier) ; *vae'e* (la pêche de la tortue) ; *kwarao'o* (la pêche à faible profondeur ou sur les récifs) ; *namoko* (l'utilisation de filets et de pièges sur les récifs) ; et *gria'a* (la pêche de la bonite). Nous examinons également les rôles des hommes et des femmes et les mesures traditionnelles de gestion des pêcheries appliquées à Gao.

Ramassage des coquillages et des invertébrés

Ce sont souvent les femmes âgées et les enfants qui parcourent les récifs, les mangroves, les cours d'eau et les estuaires pour y ramasser des coquillages. Tous les coquillages et invertébrés comestibles sont prélevés pour être consommés ou vendus. Sur les récifs et dans les mangroves, les coquillages sont généralement ramassés à marée basse ou pendant la saison sèche. C'est notamment le cas à l'époque des grandes marées basses. *Trochus niloticus*, *Tridacna maxima*, *Tridacna derasa* et *Turbo* spp. sont parmi les espèces les plus fréquemment prélevées sur les récifs frangeants et ceux situés plus au large.

Empoisonnement du poisson

Les villageois ont recours à cette méthode lorsque d'autres pratiques n'ont produit que très peu de poisson. Deux espèces végétales sont communément utilisées, l'une en eau douce et l'autre en mer.

Barringtonia asiatica, appelé *phutu* en maringe, la langue de Santa Isabel, est utilisé pour engourdir les poissons d'eau douce. *B. asiatica* est un arbre commun du



Carte des Îles Salomon montrant l'île de Santa Isabel (source : australianmuseum.net.au/Solomon-islands-map)

littoral de la plupart des pays insulaires océaniques. Il produit un fruit fibreux contenant une graine unique qui est suffisamment légère pour flotter sur de grandes distances. Cette graine contient des saponines qui paralysent le poisson.

Une fois extraites à l'aide d'un couteau acéré, les semences sont écrasées et réduites en bouillie à l'aide d'une pierre, puis placées dans un chiffon avant d'être jetées dans le cours d'eau. Cette étape est parfois omise quand les graines sont broyées en amont d'un cours d'eau, ce qui permet aux toxines d'être entraînées par le courant et d'engourdir les poissons et les anguilles en aval.

C'est un arbuste localement appelé *gughunes* (*Derris* spp.) qui est utilisé pour paralyser les espèces marines. Il s'agit d'une plante ligneuse de la famille des légumineuses

¹ Marine Studies Programme, University of the South Pacific, P.O. Box 1168, Suva, Fidji.

² Oceania Environment Consultants, P.O. Box 5214, UOG Station, Mangilao, Guam 96913.

que l'on trouve dans les zones humides et les forêts de l'intérieur. Ses feuilles, ses racines et ses graines, qui contiennent une toxine appelée roténone, sont recueillies et réduites en bouillie sur la plage. Elles sont ensuite mélangées avec du sable et placées dans un chiffon. Le sable empêche la mixture de devenir trop visqueuse. Les toxines sont très efficaces à marée basse, notamment dans les cuvettes de marée.

Un plongeur peut alors répandre la mixture dans une zone du récif abritant de larges formations de *faviidae*, ou « corail-cerveau », sous lesquelles les poissons se dissimulent. Pour ce faire, il plonge à la base des coraux et, en faisant pression sur la mixture contenue dans le chiffon, il en répand les toxines dans le milieu.

Cette procédure est généralement répétée en plusieurs endroits. Il faut compter entre deux et cinq minutes, selon la concentration du mélange, pour que le poisson soit engourdi et flotte jusqu'à la surface. Il peut alors être ramassé à la main et placé dans des paniers.

Hommes et femmes s'occupent de récolter et de préparer les graines, les racines et les feuilles de *B. asiatica* et de *Derris* spp. En général, le broyage des graines et des feuilles est la responsabilité des femmes, tandis que les hommes se chargent généralement de répandre les toxines en mer si cela implique de plonger. En revanche, les femmes comme les hommes peuvent répandre le poison dans les cuvettes dégagées à marée basse.

Grao'o

Cette méthode repose sur l'utilisation d'un petit filet confectionné à l'aide de l'écorce d'une plante autochtone appelée *Hibiscus tiliaceus*. Les branches sont coupées et mises à tremper dans de l'eau de mer pendant plusieurs semaines jusqu'à devenir suffisamment souples et fibreuses. Les fibres sont alors séchées, puis détachées en longues et fines lanières qui sont tissées à la main pour fabriquer un filet. Ce sont les femmes qui préparent les écorces et tissent les fibres.

Une fois tressées, les fibres sont fixées à un cerceau fabriqué avec une grosse liane ou une canne pour former un filet. Le cerceau est ensuite fixé à l'extrémité d'un bâton d'environ 1,50 mètre qui forme une époussette servant à attraper le poisson dans les cours d'eau et les rivières. Cette méthode de pêche, indifféremment utilisée par les hommes et les femmes de l'intérieur, est fréquemment employée dans les petits cours d'eau.

Arc et flèches

Les arcs comme les flèches sont fabriqués dans des bois tels que le palétuvier et le bambou. Pour assurer sa flexibilité, l'arc est confectionné dans des racines de palétuvier. Les flèches comptent entre trois et cinq pointes en fonction du type de poisson ciblé. Les pointes sont nouées au bout de la flèche, formant un triangle qui permet de piquer les petits poissons.

Lorsque la flèche est décochée, tout poisson qui n'est pas piqué restera de toute façon pris entre les pointes.

Si l'on vise un plus gros poisson, la flèche devra être pourvue d'une grosse pointe sans ardillon pour transpercer la chair. Bien que les hommes fabriquent des arcs et des flèches pour aller pêcher, ils s'en servent aussi pour la chasse.

Huahulangi

Huahulangi est un terme applicable à toute technique qui permet de capturer les crabes de palétuvier depuis sa pirogue en pagayant lentement à travers la mangrove.

Les femmes sont particulièrement douées pour suivre les crabes de palétuvier et pêchent ainsi plus souvent que les hommes qui peuvent cependant leur venir en aide s'ils y sont invités ou en cas de nécessité. Les vieilles femmes transmettent souvent aux plus jeunes l'expérience qu'elles ont acquise.

Vae'e (pêche de la tortue)

Vae'e est une méthode qui sert surtout pour capturer des tortues, généralement en pleine mer ou en eau profonde. La pêche se pratique à bord de pirogues, au moyen d'un filet à tortue et d'un harpon.

Il faut une bonne dizaine de personnes. Un ou deux hommes, debout à l'avant de la pirogue, sont équipés d'un filet et d'un harpon. Pendant toute la durée de la pêche, une seule personne s'occupe de pagayer et de diriger la pirogue afin de réduire le bruit et de perturber l'eau au minimum, ce qui est essentiel pour cette pêche. Plusieurs pirogues peuvent pister la même tortue.

Quand une tortue est repérée, toutes les pirogues tentent de s'en rapprocher avant que les deux hommes postés à l'avant optent pour le harpon ou le filet. Dès que l'engin est lancé, plusieurs hommes sautent à l'eau pour maîtriser la tortue.

Ces pêcheurs doivent être bons nageurs et bons plongeurs, car la tortue tentera de s'échapper en sondant, entraînant ainsi les hommes qui se sont accrochés à elle. Quand c'est le cas, les plongeurs chevronnés savent comment s'y prendre pour la ramener à la surface.

Kwarao'o

Cette méthode de pêche est pratiquée sur le récif ou en eau peu profonde, de préférence à marée basse. Elle repose sur l'utilisation des feuilles et des longues lianes de l'arbuste *Derris* spp. qui sont broyées au moyen d'une pierre, puis placées dans un chiffon que l'on noue. La mixture est préparée avec les feuilles de la plante utilisée pour paralyser le poisson, qui produit une toxine appelée roténone.

Deux ou trois hommes partent en pirogue vers les hauts-fonds pour repérer de grosses concentrations, voire des bancs entiers de poissons. Une fois le poisson repéré, ils font signe aux autres pêcheurs qui attendent avec leurs filets de lianes sur la plage pour les attirer vers la zone où se trouve le poisson.

La mixture de feuilles écrasées est jetée à l'eau, libérant ainsi les toxines qui engourdissent le poisson. Quand un banc entier a été repéré, les hommes l'encerclent au plus vite avec leur chalut primitif, constitué de cinq à six longueurs de lianes et de feuilles, et le laissent plonger à environ 1,5 mètre. Le poisson paralysé vient flotter en surface et se retrouve piégé dans le filet de lianes que les hommes referment progressivement. Les poissons sont alors prélevés à la main et jetés dans la pirogue.

Namoko (ou nhamhoko)

Pour cette pêche, on utilise un filet beaucoup plus petit que le *gria'a* présenté à la section suivante. Le *namoko*, conçu pour la pêche sur le récif et en eau peu profonde, doit être manié par quatre ou cinq hommes. Il est entièrement fabriqué par les femmes à partir de l'écorce d'un arbre, *Hibiscus tiliaceus*, bien que ce soient les hommes qui s'en servent pour pêcher.

Le *namoko* est un filet carré présentant une poche conique en son centre. Les cordages fixés aux coins permettent de remonter le filet. Le poisson reste alors piégé dans la bourse centrale. Une fois le filet remonté, l'homme posté dans une pirogue à proximité peut s'approcher et dénouer les cordons de la bourse pour que les captures tombent directement dans la pirogue.

Après chaque prise, le filet est de nouveau couché sur le fond jusqu'à ce qu'un autre banc de poissons passe à la verticale. Les hommes se donnent le signal pour hisser rapidement le filet. Le même processus est répété chaque fois qu'un banc de poissons nage à la verticale du filet.

Gria'a

À Santa Isabel, les habitants de Gao pêchent la bonite (*Sarda chiliensis*) depuis des centaines d'années. La bonite est une espèce de taille moyenne qui se déplace en larges bancs. Bien que plus petite que les thonidés, elle a globalement la même forme.

Gria'a est le nom donné à une méthode de pêche au filet très complexe élaborée pour capturer la bonite. Elle nécessite la confection de deux filets différents et a ceci d'unique que les filets ne servent qu'à ce type de pêche. Les filets sont fabriqués séparément avec l'écorce d'un arbre (*Hibiscus tiliaceus*) et avec des lianes. Ils sont ensuite rattachés l'un à l'autre pour former un grand filet de plus de 30 mètres de diamètre.

Le plus grand des deux filets constitue la partie extérieure de l'engin. Il a un maillage d'environ 100 cm, ce qui permet de s'introduire à l'intérieur sans toucher les cordages. La section intérieure du filet a un maillage beaucoup plus serré, d'une trentaine de centimètres. Les espèces de grande taille, comme les requins, peuvent s'échapper de la partie extérieure du filet compte tenu de son gros maillage. La section se présente comme une large coupole conçue pour piéger les bonites.

Pêcher la bonite suppose des connaissances et des compétences fines. La fabrication des filets nécessite un savoir-faire transmis par les vieux de génération en génération. Certains des vieux qui disposent encore de ce savoir-faire tentent d'encadrer les jeunes gens. Toutefois, cette pêche

requiert aussi une bonne connaissance des courants, de leurs mouvements et des trajectoires des bancs de bonite à certaines heures de la journée.

Une plateforme est érigée sur un trépied, à une hauteur de 3 à 4,5 mètres au-dessus de la surface, près de l'endroit où le filet est couché sur le fond. Un guetteur est posté sur la plateforme pour surveiller le filet.

Le succès de la pêche repose sur quelques éléments essentiels : il faut positionner les filets et la plateforme à un certain angle pour qu'ils ne soient pas repérés par les bancs de bonite en approche. S'ils sont mal placés, les bonites les verront et changeront de trajectoire pour éviter le filet.

Le filet est couché sur le fond aux trois quarts, à une profondeur d'environ 4,5 à 6 mètres. Seul l'arrière du filet est fermement arrimé à un poteau à environ un mètre de fond. Le guetteur tient la partie avant du filet et la maintient nettement en dessous de la surface. Seul le guetteur reste en mer pendant que les autres pêcheurs attendent dans leurs pirogues au bord de la plage.

Quand un banc de bonites passe à la verticale du filet, le guetteur tire sur la partie du filet qu'il a entre les mains pour hisser tout l'avant du filet à environ 1,2 mètre en dessous de la surface. Puis il fait signe aux autres pêcheurs de s'approcher afin de remonter le filet depuis leurs pirogues.

Quand les bonites s'approchent de l'arrière du filet, leur réaction est de plonger afin d'éviter l'obstacle qu'elles perçoivent comme un récif, pour découvrir immédiatement qu'il y en a un autre devant elles. Elles se comportent alors comme si elles étaient encerclées par des récifs et plongent pour y échapper, restant ainsi piégées au fond du filet.

Dans toute cette confusion, les autres poissons tels que les requins peuvent s'échapper par la partie extérieure du filet. Les bonites restent prises dans le fond du filet jusqu'à ce que le filet soit hissé hors de l'eau.

Avec cette technique, les hommes peuvent capturer entre 2 000 et 5 000 bonites par mouillage et trois ou quatre mouillages peuvent être réalisés en une journée. Cette pêche n'est pratiquée que pendant les périodes de fêtes, notamment entre novembre et la fin janvier.

Les hommes et les femmes interviennent dans cette activité en proportions plutôt égales, de la fabrication des filets et des cordages à la pêche elle-même. En revanche, les rapports sexuels sont tabous avant une pêche à la bonite. Du fait de cette croyance, seules les femmes célibataires sont autorisées à accompagner les hommes sur les lieux de pêche. Celles qui demeurent au village ne sont pas de reste, car elles préparent les feuilles et les autres ingrédients nécessaires à la cuisson du poisson.

Gestion de la pêche

Les limites imposées sur certains engins et méthodes traditionnels de pêche expliquent en partie que les ressources marines ne soient pas soumises à une pêche aussi intense dans le district de Gao que dans d'autres régions

des Îles Salomon. Il faut de l'argent pour acheter des engins modernes et les habitants de Gao n'ont guère accès aux technologies de pêche actuelles du fait de la rareté des moyens de subsistance.

La plupart des méthodes traditionnelles présentées dans cet article ont encore cours à l'heure actuelle. Les habitants de Gao mènent une vie communautaire où les terres et les ressources marines sont la propriété collective du clan ou de la tribu. La gestion des ressources marines relève donc de la responsabilité des clans et des tribus, ce qui permet à chacun de connaître le rôle qui lui incombe dans l'exploitation de la ressource.

La gestion des ressources marines passe aussi fréquemment par la déclaration de zones taboues où la pêche est interdite pendant des périodes données. Ces décisions que les anciens prennent en pleine concertation sont donc des moyens de gestion très respectés. Ils sont principalement utilisés en prévision de célébrations qui nécessiteront de belles pêches.

Enfin, comme les ressources marines relèvent de la propriété tribale, les membres d'un clan ne peuvent prélever les ressources d'un autre clan sans sa permission. Cela permet de réduire l'exploitation des pêcheries et d'empêcher la surpêche.